

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Para bellum

Valérie Lefebvre-Faucher

Numéro 311, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80461ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefebvre-Faucher, V. (2016). Compte rendu de [Para bellum]. *Liberté*, (311), 61–61.

Tous droits réservés © Valérie Lefebvre-Faucher, 2016

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Para bellum

Une Généalogie de la violence pour sortir du manichéisme.

VALÉRIE LEFEBVRE-FAUCHER

L'homme, dit-on, ne vit que pour faire la guerre et pour parler de la guerre. Nous croyons tout savoir de la guerre. Mais moi qui écoute parler les femmes [...] je puis affirmer que c'est faux.

— Svetlana Alexievitch, *La guerre n'a pas un visage de femme*

AVEC la lutte internationale au terrorisme grandit l'insupportable injonction de choisir son camp. Du *with us or against us* de septembre 2001 jusqu'à « Je suis Charlie », en passant par l'étrange division qui se crée dans la société québécoise à coup d'islamophobie pré-usinée, tout concourt à réduire notre vocabulaire, à faire entrer la pensée dans deux petites boîtes, ennemies. De quel côté êtes-vous? Celui de l'humanité, répond Gilles Bibeau. Et comme il fait bon rejeter avec lui cette fausse alternative (le piège du sous-titre)!

Il propose avec *Généalogie de la violence* l'exact contraire de la binarité et du formatage : le refus de se ranger, quelque chose comme une discussion de groupe, sans consensus et sans victoire, sur ce qui nous motive à nous entretuer. Il fait ainsi l'histoire non pas de la guerre elle-même, mais de son explication, l'histoire de la *guerre juste*, de ce que chaque société a inventé pour éviter des violences... tout en en légitimant et en en taisant d'autres.

Dans ce livre polyphonique (on dit que l'auteur parle neuf langues) se croisent des visions du monde aux héritages métissés, des idées longues et mouvantes comme des pèlerinages. Le plus original et salutaire de ces récits est peut-être la lecture de plusieurs penseurs progressistes musulmans d'aujourd'hui, qui sont d'ordinaire victimes d'un troublant aveuglement sélectif. L'auteur

revisite la guerre froide, l'histoire coloniale récente, aussi des récits plus anciens, comme la naissance de l'islam... et de l'islamophobie dans les lettres européennes. Il explore tant le djihad que l'impérialisme américain ou la responsabilité d'intervention humanitaire. La multiplicité des trames oblige l'auteur à une relative superficialité, qu'il compense par la justesse et un savant travail de mise en relations. Il sait sortir de leur cadre ces idées, comme la liberté d'expression ou la laïcité, qui changent de sens selon les cultures, et nous redonne, patiemment, ce que le concept de terrorisme tend à réduire. L'auteur tient et ne lâche pas un si grand nombre de fils que le texte en devient par moments coincé et souffrant, un tel projet ne se réalisant pas sans une certaine aridité. Mais le résultat tient de l'exploit et force l'admiration.

Sans se montrer complaisant, l'anthropologue cherche à comprendre la démarche des grands guerriers et retrouve ce pour quoi chacun se bat. Cette posture de respect et d'écoute fait ressortir la raison, les espoirs des uns et des autres. Ici, plus personne n'est barbare d'office : l'autre fait toujours partie de la civilisation. Le projet de complexifier les relations entre les groupes humains ne se limite pas à un exercice comparatif entre cultures : c'est une bouée de sauvetage. « La violence a changé de statut [...] quand le langage est apparu », nous dit Bibeau. Et il pose l'hypothèse que le meilleur moyen de réduire la violence incompréhensible de l'humanité est de l'étudier, de la révéler, voire de la négocier. « Il n'y a rien d'autre à faire que de maintenir le dialogue et d'échanger, surtout quand des événements inédits et insupportables nous ébranlent, et qu'ils exigent un véritable travail de la pensée. »

Bibeau appelle à l'universalité plurielle, comme à un courageux travail de déconstruction de la haine qui peut encore désamorcer les crises. Il se méfie ainsi des universalismes conquérants, par exemple de l'idéologie actuelle des droits de la personne. Il nous met en garde contre toute pensée, même pacifiste, qui s'imposerait comme un bâillon, car la violence grandit quand elle est niée. Il peut sembler grotesque qu'un tel exercice de décentrement et de multiplication des points de vue n'arrive pas à faire entendre la contribution féministe à la réflexion sur la violence. La continuité de l'absence des femmes, qui n'apparaissent en général, dans l'histoire de la guerre, que comme victimes, n'épargne malheureusement pas notre athlète de la conversation. Et pourtant, il y aurait tant à dire sur la peur qu'elles inspirent, et les efforts déployés par presque tous les systèmes et les théories que le livre étudie pour les contrôler. On sait que les campagnes de

Ici, plus personne
n'est barbare
d'office : l'autre fait
toujours partie de la
civilisation.

terreur (viols, chasses aux sorcières, etc.) contre les femmes traversent les époques et les frontières et se renouvellent potentiellement, avec une ingéniosité terrifiante, dans chaque projet universalisant.

Nous pouvons heureusement compléter cette lecture par celles de nombreuses féministes, comme Madeleine Gagnon, dont le magnifique livre *Les femmes et la guerre* va à la rencontre non pas des idées sur la guerre, mais des gens qui la traversent, ou Silvia Federici, qui replace le contrôle de la reproduction au cœur de la guerre. Elle fait aussi, dans *Caliban et la sorcière*, un rapprochement fort judicieux entre les figures du terroriste et de la sorcière, utilisées par les États pour punir toute dissidence et contrôler les populations. Chaque lecture révélera sans doute d'autres trames manquantes; après tout, l'auteur nous y invite. Et nous voulons bien trouver un espoir dans ce projet de complexifier le commun, d'incarner une « idée plurielle de l'universalité [...], faisant une place au respect des identités différentes dans un monde véritablement multipolaire et pluricivilisationnel ». **L**

GILLES BIBEAU
Généalogie de la violence. Le terrorisme : piège pour la pensée
Mémoire d'encrier, 2015,
250 p.